

Les enfants du Rwanda

Angelique Umugwaneza
& Peder Fuglsang

récit



Les enfants du Rwanda

Angelique Umugwaneza & Peder Fuglsang

Traduit du danois par Inès Jorgensen

« Pendant sept ans je n'avais connu que la peur, la mort et la destruction. Pendant tout ce temps-là, il ne s'agissait que d'une chose : survivre. »

Le 18 août 1994 à 5 heures, nous avons pris la route. La frontière avec le Zaïre était à cent cinquante kilomètres. Maman disait qu'il nous faudrait tout au plus trois jours pour arriver. C'était peu réaliste, mais j'avais treize ans, qu'en savais-je ? Elle voulait, je crois, nous donner le courage de faire ce qu'elle estimait nécessaire. Nous devons marcher jour et nuit. Sortir du Rwanda avant que les Français ne se retirent du pays.

C'était dur. Nous n'arrêtons pas de marcher. Vers le soir nous sommes arrivés à Kitabi, où nous devons passer la nuit, le dernier village avant la grande forêt de Nyungwe. Traverser la forêt en voiture prenait une heure, disait maman, mais combien de temps faudrait-il à pied, personne ne le savait.

Angelique Umugwaneza est née en 1980 au Rwanda. Après sept années de fuite et de survie dans des camps de réfugiés en République démocratique du Congo et en République centrafricaine, elle obtient l'asile au Danemark en 2001. Elle y fait des études en sciences politiques, et travaille auprès des réfugiés en République centrafricaine.

Peder Fuglsang, né en 1946, est un historien danois spécialiste des pays en voie de développement.

Les enfants du Rwanda

Ouvrage traduit avec l'aide du Danish Arts Council, Copenhagen.

Angelique Umugwaneza
et Peder Fuglsang

Les enfants du Rwanda

traduit du danois par Inès Jorgensen

récit

GAÏA ÉDITIONS

Édition revue et mise à jour avec les auteurs.

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Rwandas Børn

Illustration de couverture :
© Christophe Calais/Corbis

Cartes :
© Anne Bordenave

© Angelique Umugwaneza & Peder Fuglsang & Gyldendal, Copenhague
2008. Published by agreement with the Gyldendal Group Agency.
© Gaïa Éditions, 2014, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-417-9

*À toi, ma chère maman,
et à mon cher grand frère Théogène,
avec tous mes regrets et beaucoup d'amour.*

À ma chère Beata et à sa famille.

*Et à vous tous, enfants du Rwanda,
victimes du double génocide rwandais.*





Rwanda

1980-1994

Enfance à Gikongoro

Mon grand-père possédait un terrain dans la préfecture de Gikongoro, dans le sud du Rwanda. Il avait eu dix enfants, de deux femmes différentes : sept de la première, la mère de mon père, qui était hutue ; trois de la seconde qui était tutsie. Ce mariage avait cependant connu des problèmes, et il avait été dissous. Mais tous les enfants étaient traités de façon égale et tous avaient reçu un héritage sous forme de terres sur la propriété de mon grand-père. C'est là que je suis née en 1980 et où j'ai grandi avec ma mère et mon père, les frères et sœurs de celui-ci, leurs enfants, mes grands-parents ainsi que mes propres frères et sœur.

Papa travaillait comme douanier. Il avait fait ses six ans d'école primaire, puis trois ans dans une école secondaire tenue par des prêtres. C'était un homme fier et il aimait sa famille. Il le chantait, quand il était soûl. Il composait lui-même ses chansons, sur sa femme et sur nous, les enfants, selon l'ordre dans lequel on était né. Nous aimions bien quand papa était soûl, parce qu'il était très gentil. Mais maman se révoltait contre ses ivresses trop fréquentes. Ils s'aimaient beaucoup.

Maman avait reçu une « éducation ménagère ». Sa mère était en réalité originaire du Burundi, et maman avait été envoyée très jeune là-bas chez sa grand-mère. À l'âge de sept ans, elle avait commencé l'école. Elle se réjouissait d'y aller, mais dès la première semaine, elle avait vu un instituteur battre un enfant jusqu'au sang. En revenant chez elle, elle l'avait raconté à sa grand-mère burundaise, et celle-ci lui avait interdit de retourner dans cette école où on battait des petits enfants au point de les faire saigner.

Maman adorait sa grand-mère et avait évidemment obéi à cet ordre destiné à la protéger d'un monde hostile. Personne

ne devait battre des petits enfants, lui avait dit sa grand-mère. Maman n'est revenue au Rwanda qu'à seize ans. Elle a été envoyée dans une école où on apprenait aux jeunes filles analphabètes à lire et à écrire, mais surtout à coudre, crocheter, tricoter et broder. Maman tricotait elle-même nos vêtements, brodait nos nappes et était douée pour décorer, surtout lorsque nous avions des invités.

Papa était souvent absent en raison de son travail. Il était muté d'un poste frontière à l'autre, et c'était ma mère qui s'occupait au quotidien de moi, de ma sœur et de mes frères : ma petite sœur Goretti, mon grand frère Théogène et mon petit frère Adrien.

J'étais entourée de beaucoup de monde et beaucoup d'amour dans mon enfance. Il y avait toujours quelqu'un à la maison, puisque ma mère était la marraine de nombreuses filles du coin, qui nous prenaient en charge quand on en avait besoin. Et puis il y avait l'oncle Athanase. Athanase était en réalité le petit frère de mon père, mais pour moi il était comme un grand frère. J'adorais l'oncle Athanase. Il s'occupait beaucoup de moi et aimait se mêler de la façon dont je m'habillais. Cela lui tenait beaucoup à cœur – ce qui provoquait souvent des conflits avec ma mère.

Notre famille était catholique et pour maman, c'était très important. Il était impensable pour elle de ne pas se rendre à l'église pour la messe du dimanche et, lorsqu'elle en avait le temps, elle assistait aussi à la messe du matin les autres jours.

Depuis tout petits, nous sommes allés à l'église avec maman et sur le trajet de retour, elle nous faisait réciter les prières catholiques. À la maison, elle continuait à nous apprendre le Notre-Seigneur et l'Ave Maria, et elle nous faisait lire l'*Igitabo cy'umukristu* (Le Livre des croyants, en kinyarwanda). Nous devions répéter après elle les nombreuses prières qu'il contenait et elle se réjouissait toujours des efforts que nous faisions. Parfois nous en avions assez et

préférions jouer. Alors maman sortait le fouet. Comme nous en avions peur, nous nous asseyions et écoutions patiemment les prières, puis les répétitions après elle. Au coucher, maman s'asseyait auprès de nous et priait. Nous devions apprendre à prier.

Mes meilleures amies étaient ma cousine Nellie et la filleule de ma mère, Faïda. Nous jouions, chantions et allions à l'église ensemble et nous nous amusions beaucoup. La famille signifiait beaucoup pour nous et était très présente.

À sept ans, j'ai commencé l'école. Théogène avait commencé l'année précédente. Papa nous avait menacés de nous punir très fort si nous faisions l'école buissonnière. J'avais vraiment peur de mon père, j'avais peur qu'il me batte, donc j'étais assidue à l'école. Il était sévère, papa. Une vraie autorité.

Il en était autrement avec Athanase, qui était fier de moi et voulait à tout prix que je sois la meilleure en classe. À la fin de la première année, je devais passer une épreuve, et Athanase y accordait tant d'importance que tout s'est finalement bien passé pour moi. L'épreuve se terminait par une petite présentation de travail manuel, pour laquelle tous les élèves recevaient une note. Maman voulait que je fasse une natte : mais c'était trop compliqué et je ne voulais pas. Je ne savais pas ce que représentait cette note et cela m'était égal. La présentation approchait et je n'avais toujours rien à montrer. Athanase était inquiet. Il s'est disputé avec maman, essayant de lui expliquer que je n'étais qu'une petite fille et qu'elle devait m'aider pour que je réussisse l'épreuve. Maman était en colère, mais elle s'est quand même mise à faire une jolie petite natte. Elle était parfaite et j'ai eu une bonne note. Ou plutôt maman a eu une bonne note.

Comme il est d'usage au Rwanda, les parents venaient avec leurs enfants le dernier jour d'école, où les notes étaient

lues à haute voix. Papa était là, et quand mon nom a été cité parce que je partageais la première place avec ma camarade Clémentine et que tous les parents ont applaudi, il était très fier. Nous sommes rentrés main dans la main, et c'est inoubliable. Athanase était fou de joie et m'a soulevée en l'air. Et évidemment, il n'a pu s'empêcher de taquiner ma mère en lui disant : « Alors, qu'est-ce que je disais ? Ça valait le coup ! »

Et c'était vrai. Si maman ne m'avait pas aidée, je n'aurais pas eu la première place, puisque toutes les notes comp-
taient, même celle des travaux manuels. Je me demande si Clémentine et les autres aussi avaient reçu de l'aide.

Quand nous avons eu neuf et huit ans, Théogène et moi avons dû préparer notre première communion. Nous avons suivi le catéchisme avec des enfants de notre âge à l'église, nous avons appris les commandements, les sacrements, les prières et l'histoire de la Bible. Nous avons appris que les hommes sont des pécheurs, ce qu'est le péché et les différents péchés qui existent. Il y avait une définition pour tout et nous devions tout savoir par cœur. Maman attachait beaucoup d'importance à ce que nous passions le petit examen du catéchisme avant de passer à l'étape suivante, la confession. Notre enseignant nous disait que tous les hommes naissent avec le péché originel et reçoivent le pardon lors du baptême. Depuis, cependant, nous avons commis d'autres péchés et c'était pour ceux-là que nous devions maintenant obtenir le pardon. Il nous disait aussi que tout manquement aux dix commandements était un péché. Que nous ayons commis des péchés, nous le comprenions bien, puisque nous avons souvent été désobéissants envers nos parents, avons chapardé des petites pièces de monnaie, juré, etc. Tout cela nous le savions, et nous voyions bien qu'il était bon de se confesser.

Nous avons appris les rituels, comment allait se passer la confession, et je me préparais avec joie à la communion. Entre autres parce que les adultes racontaient que l'hostie avait un goût de miel. Nous attendions avec impatience le moment.

Quand enfin le grand jour est arrivé, on nous a divisés en deux groupes qui devaient se confesser auprès de deux prêtres différents. Pendant que nous attendions, je pensais intensément aux péchés que j'allais avouer et j'étais nerveuse, très nerveuse. Puis les prêtres sont arrivés. L'un était noir, l'autre était un Blanc avec une longue barbe. Jamais je n'avais vu une barbe pareille. Cela me faisait peur. Je ne voulais *en aucun cas* me confesser à lui. Entre nous, les enfants, nous avions l'habitude de nous raconter des histoires terribles sur comment les hommes blancs mangeaient les petits enfants noirs, et la barbe rendait tout cela encore plus véridique.

Certes, il y avait quelques prêtres blancs dans notre paroisse, qui parfois célébraient la messe et parlaient ma langue, le kinyarwanda. Cela allait, tant qu'ils se tenaient tout là-bas devant l'autel, loin de moi. Mais devoir être tout près dans un confessionnal était une autre affaire.

Par malheur, mon groupe a été désigné pour aller avec le prêtre blanc. Totalement paniquée, j'ai voulu changer de groupe, mais c'était impossible. Les enfants devaient faire ce qu'on leur disait. Je tremblais quand je suis entrée dans le confessionnal et, quand je me suis agenouillée, je ne me souvenais plus de rien, ni de ce que je devais faire, ni des péchés que j'avais prévu de confesser. Alors j'ai reconnu à toute vitesse tous les péchés que nous avions étudiés. J'ai raconté entre autres que j'avais commis l'adultère, que j'avais tué et bien d'autres choses encore. Il s'agissait simplement d'en finir. Puis j'ai reçu l'absolution, le pardon des péchés, et je me suis dépêchée de sortir, soulagée. Enfin je pouvais de nouveau respirer.

Nous étions beaux et heureux le jour où nous avons fait notre première communion. L'hostie n'avait certes pas le goût du miel, mais nous sentions que nous avions fait un grand pas vers l'Église et maman était heureuse.

Ensuite maman voulut m'éduquer à devenir la fille qu'elle-même avait été. Elle avait fait partie d'un mouvement catholique de jeunes appelé le Mouvement de Saint-François-Xavier. J'ai découvert plus tard que François-Xavier était un saint espagnol du xvi^e siècle. Ce mouvement ressemblait beaucoup à une organisation de scouts, et maman avait beaucoup aimé ça. Cela ne me plaisait pas vraiment ; mais quand je l'ai dit à maman, elle a protesté avec tant d'énergie que finalement nous avons conclu un compromis.

Depuis longtemps, je suppliais en effet maman d'avoir le droit d'écouter le théâtre à la radio le mardi soir, ce qu'elle m'avait toujours refusé sous prétexte que c'était un moment où les petits enfants devaient être au lit. À présent, elle acceptait de me laisser écouter l'émission, à condition que j'entre dans son mouvement. J'étais gagnée à la cause, et elle a sorti avec enthousiasme ses papiers de jeunesse et a commencé à me réciter les dix commandements du mouvement, que je devais apprendre par cœur. C'était essentiellement sur l'amour du prochain, et cela m'allait très bien, du moment que je pouvais écouter le théâtre à la radio tous les mardis soir.

Maman restait donc à la maison, croyant que je suivais sa voie. Mais en fait, je la trompais. Au lieu d'être active dans son mouvement, je rejoignais le plus souvent un groupe d'enfants local appelé la Légion de Marie. Dans ce groupe, on chantait, on dansait et on priait avec un chapelet, et cela me plaisait bien davantage.

Christine, une des filleules de ma mère, adoratrice de la Vierge Marie, en était la dirigeante, et elle nous parlait de

la Vierge et du chapelet. Elle voulait être nonne et avait chez elle un tas de livres illustrés sur les saints et les saintes. Trois d'entre eux me sont restés en mémoire.

L'un parlait d'Anuarita, une jeune nonne zaïroise tuée par un colonel qui voulait coucher avec elle. Comme elle n'avait pas voulu rompre son vœu de chasteté, il lui avait enfoncé cinq fois un couteau dans le cœur et elle en était morte.

L'autre racontait l'histoire d'une petite fille soudanaise, Bakhita, enlevée et vendue plusieurs fois. Elle avait même été torturée par son maître arabe, qui l'avait tatouée pour la rendre plus belle avant de la revendre. Plus tard, elle avait été recueillie par une famille italienne qui avait pris soin d'elle et finalement elle était devenue nonne.

L'histoire du troisième livre était celle d'un garçon zaïrois nommé Bakanja qui avait été fouetté à mort parce qu'il ne voulait pas se séparer d'une croix qu'il portait autour du cou.

Mes amies et moi lisions et relisions ces livres. Comme il était bon de mourir pour Dieu ! Alors on montait directement au ciel, sans avoir à traverser le terrible purgatoire dont Christine nous parlait tant – et de façon si vivante ! La vie de nonne devait être une vie entièrement délivrée du péché, nous imaginions-nous. Nous adorions ces religieuses dont nous lisions l'histoire et nous affirmions que, quand nous serions grandes, nous serions nonnes.

Je suis restée dans la Légion de Marie, mais en même temps je voulais aller plus loin, et je me suis jointe à une chorale qui s'appelait *Urumuri* (La Lumière). Nous dansions et chantions autour du grand autel pour l'offertoire, où le prêtre bénissait le pain et le vin pour les transformer en corps et sang du Christ. Maman était très fière de me voir là-haut près de l'autel, et cela changea ses habitudes à l'église. Il y avait en effet deux messes le dimanche et auparavant elle allait toujours à la première. Dorénavant,

elle choisit toujours la messe où nous dansions, et cette attention comptait beaucoup pour moi.

Entretiens, ma petite sœur Goretti avait commencé à apprendre à servir la messe. Quand elle revenait, elle racontait beaucoup de choses – elle savait le nom de tout ce qui se trouve dans la sacristie, des différents vêtements du prêtre, et comment on prépare tout avant la messe. Je ressentais une violente jalousie et voulais moi aussi devenir enfant de chœur. Je me suis inscrite et ai été admise, à ma grande joie.

Papa n'était pas particulièrement pratiquant. C'était plutôt une sorte de « catholique des jours de fête ». Cependant, les jours de fête il venait tant de monde à l'église qu'il n'y avait pas assez de places assises et que beaucoup devaient rester debout. Ce que papa ne voulait pas : il allait donc au bar où nous le retrouvions ensuite, de très bonne humeur. Nous avions alors droit à une limonade avant de rentrer.

Il y avait trois groupes ethniques au Rwanda : les Twa, des Pygmées, qui étaient arrivés en premier et qui étaient très primitifs. Ensuite étaient venus les Hutus, puis les Tutsis. C'est ainsi qu'on nous le racontait.

Il n'y avait pas beaucoup de Twa et ils vivaient à l'écart. La plupart vivaient de la vente de cruches artisanales et étaient très pauvres. Leurs enfants n'allaient pas à l'école, même si c'était gratuit pour eux, contrairement à ce qu'il en était pour les Hutus et les Tutsis. Ils étaient sales, nous avait-on dit, et nous ne devons pas manger leur nourriture. Leurs huttes étaient petites et misérables.

Les Tutsis et les Hutus se mariaient entre eux, mais les quelques Twa étaient un groupe tout à fait à part, et personne ne voulait les fréquenter. Je ne me souviens pas d'un seul mariage entre Hutus et Twa, ou entre Tutsis et Twa. Cela ne se faisait pas. On méprisait les Twa et on apprenait aux enfants à les éviter.

La cohabitation entre les deux autres groupes prenait des formes diverses. Edisa, notre voisine, en était un bon exemple. Comme les femmes de sa génération, elle avait beaucoup d'enfants, neuf, je crois. Mais elle les avait eus avec deux hommes différents, un Hutu et un Tutsi. Pas l'un après l'autre. Non. Les enfants se suivaient dans un ordre fortuit. Les deux hommes semblaient d'ailleurs reconnaître la paternité des enfants qui étaient les leurs. Je me souviens lorsqu'un des fils se maria. Son père tutsi, mon professeur de catéchisme, qui d'ailleurs vivait en même temps un mariage plus légal et religieux avec une autre femme, était présent et avait tenu un discours pour son fils. Nous étions tous là pour célébrer le mariage de son fils avec une femme hutue, d'ailleurs.

Ma famille, qui était hutue, était très amie avec deux familles en particulier, où le père et donc les enfants étaient tutsis. Dans une de ces familles, le mari Gaspard était marié avec une femme hutue, Césaria, et ils avaient deux enfants.

L'autre Tutsi était Mudenge, qui enseignait dans mon école et était connu entre autres pour ne pas établir de relation officielle avec les femmes. Sa fille aînée, pour autant qu'on le sache, était Jacqueline, qui allait dans la même école que moi. Sa mère était hutue, mais elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à son père. Elle habitait à la fois chez son père et chez sa mère. La seconde était une fille nommée Umutoni, également une copie conforme de Mudenge. Elle était née de la seule femme avec qui Mudenge s'était marié légalement. Ndabage, comme s'appelait cette femme, était morte quand Umutoni était petite. J'ai entendu maman un jour dire à Mudenge qu'il ne trouverait jamais une femme aussi bonne que son épouse défunte. La plus jeune de ses filles s'appelait Diane, était née d'une mère hutue et était un peu plus jeune que nous. Elle aussi ressemblait en tous points à Mudenge. Nous allions tous dans la même école, où Mudenge enseignait, donc j'ai vu de mes propres yeux que

ses enfants s'entendaient bien. Plus tard, une femme tutsie s'est installée chez lui et ils eurent un enfant ensemble. Mais Mudenge n'était pas quelqu'un qui légalisait ses relations, ce qui pourtant était normal dans le Rwanda d'alors. Quoiqu'il en soit, il était un ami proche de mon père. Mudenge, Gaspard et mon père étaient parmi les rares dans le coin à faire des allers-retours entre notre petit village et Kigali, la capitale. Ils rapportaient des lettres et des cadeaux, pour leur famille ou pour d'autres, ce qui créait des liens. Mais le lien entre mon père et Mudenge était plus fort encore.

Je n'ai jamais posé la question à mon père, mais les rumeurs disaient qu'ils avaient tous les deux été initiés à la religion rwandaise par mon grand-père. L'initiation se déroule lors d'un rituel de nuit, qui s'appelle Kubandwa et comprend deux phases. La première partie est une cérémonie qui peut être comparée au baptême chrétien, la seconde une cérémonie comparable à la confirmation chrétienne. Mais ce n'est pas le dieu chrétien qui est le centre du rituel. Non, c'est l'ancien dieu rwandais, Nyabingi. On disait que papa et Mudenge avaient au cours de ce rituel conclu un pacte ensemble. Je ne sais pas quel était ce pacte, mais je sais que Mudenge était un peu comme un père de substitution pour moi, quand mon père était absent. La première fois que je m'en suis rendu compte, j'étais en troisième année d'école primaire. Un jour, l'école avait décidé d'exclure les élèves qui n'avaient pas encore payé les frais de scolarité. Nous devions tous nous mettre en file devant nos classes respectives. Munis de listes, les enseignants appelaient ceux qui avaient payé et leur permettaient d'entrer. Je n'ai pas été appelée, ce qui signifiait que l'argent n'avait pas été versé. Je ne savais pas comment ces paiements se faisaient, et au moment où mon instituteur allait nous dire que nous devions rentrer chez nous et y rester jusqu'à ce que les frais soient réglés, Mudenge a surgi, s'est dirigé sur moi et m'a sortie de la file. « Elle n'a rien à faire là », a-t-il

dit à mon instituteur. « Mais elle n'a pas payé encore. » « Ça s'arrangera », a-t-il répondu. Puis il m'a accompagnée dans la classe jusqu'à mon banc.

Plus tard, je me suis vraiment fâchée avec mon instituteur et ne le voulais plus comme professeur. Mudenge enseignait dans une classe équivalente et j'ai pensé que je pouvais aller le voir, me plaindre et dire que je souhaitais aller avec lui. C'est ce que j'ai fait, et il m'a dit : « Allez, va dans ta nouvelle classe. » J'ai pu changer. Était-ce en réalité un pacte entre cet homme et mon père, que j'exploitais inconsciemment ?

Les nombreux Hutus et les Tutsis bien moins nombreux dans la région de Gikongoro étaient agriculteurs et vivaient de leurs cultures. Beaucoup d'entre eux étaient des paysans aisés avec des terres agricoles et du bétail comme mon grand-père.

Il y avait peu d'employés d'un certain niveau, comme mon père. Ces « fonctionnaires » venaient la plupart du temps de familles avec de la terre, et cela vous donnait un statut d'avoir des parents qui touchaient un salaire fixe convenable. Mon père n'était pas aisé ; mais lui et Mudenge gagnaient davantage que la plupart des autres.

Après la messe du dimanche, nous traînions en général autour de l'église en bavardant avec les autres. Nous les enfants, nous adorions ça, et souvent quelqu'un venait nous demander ce que faisait notre père. Je n'y pensais pas alors, mais plus tard j'ai réalisé que c'étaient nos vêtements qui provoquaient ces questions. Maman mettait un point d'honneur à bien nous habiller pour la messe. J'étais toujours en robe blanche.

La petite Angelique a connu une enfance pleine de sécurité et de bonheur.

*J'apprends des mots nouveaux.
L'un d'entre eux est inyenzi.*

En octobre 1990, nous avons entendu à la radio que le nord du Rwanda avait été attaqué. Le gouvernement hutu en place prétendait que l'Ouganda avait envahi le Rwanda ; mais le bouche à oreille disait que, si les attaquants venaient bien d'Ouganda, il s'agissait de Tutsis exilés. J'ignorais qu'il y avait des Rwandais en dehors du Rwanda. Je ne comprenais pas. Nous avons appris aussi que l'ennemi se nommait le FPR (Front Patriotique Rwandais). Les Hutus nommaient les agresseurs tutsis *inyenzi*, les cafards. Nous avons appris aussi qu'il y avait beaucoup de morts et de terribles cruautés. On parlait beaucoup autour de moi, mais je comprenais peu de chose. J'avais dix ans.

Je savais ce qu'étaient les cafards – ces petites bêtes agaçantes – mais je ne comprenais pas que des cafards puissent pénétrer dans un pays et tuer des gens. J'ai demandé à maman comment un cafard pouvait tuer quelqu'un.

Elle m'a répondu : « Ce que tu peux être bête, tu sais ! Il ne faut pas prendre les choses à la lettre. Tu dois comprendre ce qu'il y a derrière. Ici, il ne s'agit pas de cafards. Il s'agit d'hommes.

– Mais alors pourquoi on les appelle les cafards ?

– Parce qu'ils se cachent dans la forêt le jour et surgissent la nuit, quand ils attaquent, comme les cafards. »

Les dimanches suivants, on en a beaucoup parlé à l'église et les prêtres récoltaient de l'argent, des vêtements et de la nourriture pour les gens menacés par la guerre. Maman était de ceux qui venaient à l'église apporter de la nourriture et des vêtements pour ceux qu'on appelait « les réfugiés ».

La guerre continuait et, à la radio, des réfugiés parlaient du FPR. Ces récits étaient très violents. Ils parlaient de personnes massacrées, de femmes enceintes qu'on éventrait pour arracher le fœtus. Nous avons entendu des orphelins et

des veuves qui se plaignaient de leur sort. Famine et misère. C'était terrible à écouter, mais en fin de compte ces histoires avaient peu de signification pour moi, ce n'était que des histoires à la radio. J'ignorais tout de ce que cela signifiait de se trouver dans une région en guerre, d'être menacé de mort, d'avoir faim et de dormir en plein air. J'allais à l'école et continuais à jouer.

Pourtant, une tout autre réalité commençait à filtrer et chaque jour, elle se rapprochait.

La guerre s'intensifia dans le nord du Rwanda et l'armée du gouvernement hutu subit de lourdes pertes sur le champ de bataille. De nouveaux soldats étaient recrutés et beaucoup de jeunes gens de la région partaient vers la capitale Kigali pour rejoindre l'armée. Athanase aussi partit, et à la maison nous vivions dans une peur continuelle et craignions pour sa vie.

Mais tous les jeunes Rwandais n'étaient pas appelés au service militaire. Les Tutsis y échappaient, car le gouvernement hutu doutait de leur loyauté. Il les soupçonnait de vouloir s'opposer au gouvernement au profit de leurs frères tutsis combattant pour le FPR.

Pendant que le régime recrutait de jeunes Hutus pour l'armée gouvernementale, le FPR recrutait en secret des Tutsis pour la guérilla. Chez nous aussi, les jeunes Tutsis commencèrent lentement à disparaître au début de 1992. Les voisins hutus demandaient des nouvelles des jeunes gens disparus ; mais les familles tutsies ne voulaient pas dire où ils étaient partis. Il était pourtant clair pour tous qu'ils allaient vers le nord rejoindre le FPR. L'un d'eux était le filleul de mon oncle.

Ce défaut de loyauté flagrant générait mécontentement et colère chez la plupart des Hutus. Néanmoins, chez nous, les Hutus et les Tutsis continuaient dans l'ensemble à vivre pacifiquement, comme avant.

Le moral des soldats du FPR était au plus fort et peu à peu ils conquéraient de grandes parties du nord du Rwanda.

Mon père était inquiet et prétendait que le FPR était bien mieux organisé que l'armée gouvernementale, tandis que ma mère, comme la plupart des gens autour, refusait de croire à une victoire du FPR. Mais le gouvernement légal hutu s'affaiblissait malgré tout.

La radio regorgeait de grands mots ronflants du gouvernement sur ses succès et sur les initiatives héroïques des soldats rwandais pour combattre l'ennemi. Mais nous percevions bien que ce n'étaient souvent que des mots. Les Hutus des régions en guerre se faisaient tuer ou étaient forcés de prendre la fuite, et de plus en plus de familles recevaient la nouvelle de la mort de leur fils sur le champ de bataille. Il y avait souvent des messes de deuil à l'église et ma famille était profondément inquiète pour Athanase, dont nous n'avions aucune nouvelle.

Pas à pas, le FPR pénétrait dans le Rwanda avec son armée de guérilla bien organisée. Les réfugiés se multipliaient et la radio diffusait de plus en plus d'histoires de cruautés et de misère. Le FPR n'était cependant encore que dans le nord du Rwanda et nous habitions au sud. Mais les gens en avaient de plus en plus peur.

Depuis des années, il n'y avait qu'un seul parti au Rwanda, le parti du président et du gouvernement, et mon père n'avait pas eu envie de voter aux dernières élections puisqu'il n'y avait qu'un seul candidat sur la liste. En tant que fonctionnaire, il y était cependant obligé afin d'avoir sa carte d'électeur, sur laquelle était inscrit *yatoye* (a voté). Cette carte servait de carte d'identité et il fallait la porter sur soi. La police pouvait vous la demander.

Beaucoup considéraient le pays comme une dictature dirigée par le président hutu Habyarimana. Mais tandis que la guerre ravageait le nord du pays, assez paradoxalement, une sorte de démocratie apparut.

Une multitude de partis politiques voyaient le jour et les gens avaient l'impression de pouvoir enfin s'exprimer.

C'était en 1993. J'avais treize ans. Une véritable campagne eut lieu et cette fois, les candidats étaient nombreux. Les gens venaient par milliers sur le marché de Gikongoro où se tenaient les grandes réunions électorales.

Nous habitions près de la route asphaltée et, nous les enfants, nous nous précipitions vers la route quand nous entendions arriver les bus et les camions, remplis de gens criant dans des mégaphones et agitant des drapeaux et des bannières. C'étaient les partis hutus et tutsis et leurs organisations de jeunesse militante. Ils portaient l'uniforme, chantaient et hurlaient des slogans, étaient en désaccord sur tout et criaient très fort. Pour nous, c'était amusant et magnifique, tous ces grands cortèges hauts en couleur qui ne ressemblaient à rien de ce que nous avions vu jusque-là.

La population venait en masse aux réunions des partis et il y avait souvent des troubles. « C'est la démocratie », disait-on. Les promesses fleurissaient et la propagande connut de beaux jours.

Mon père et ses amis étaient inquiets de ce qu'amènerait cette campagne électorale. Tandis que papa faisait attention à ne pas dévoiler son opinion politique, Mudenge était très actif dans un parti politique qu'on qualifiait de pro-FPR. On disait que le FPR exploiterait la division interne et que le pays serait conquis en peu de temps.

Malgré mon jeune âge, je percevais une menace et une tension énorme.

Avril 1994 : la folie au Rwanda

Aux vacances de Pâques 1994, le 7 avril au matin, mon père a allumé la radio pour écouter les informations. Mais au lieu de nouvelles, la radio ne diffusait que des chants de complainte. Papa nous a dit : « Il s'est passé quelque chose, mais quoi, je ne sais pas. »

Peu après, l'instituteur Mudenge est arrivé. Il était excité et a interpellé papa d'une voix forte : avait-il entendu ? Papa lui a demandé ce qui s'était passé et Mudenge a raconté : « *Ikinani bagihanuye !* » (L'Invincible a été tué dans son avion !) Ikinani (l'Invincible) était le nom que le président Habyarimana s'était donné dans la guerre contre le FPR.

C'était vrai. L'avion du président avait été abattu à Kigali, alors qu'il revenait d'une conférence de paix à Dar es-Salaam en Tanzanie. Dans l'avion se trouvait également le président du Burundi. Les deux présidents étaient hutus. Tous les passagers de l'avion étaient morts.

Mudenge et papa étaient mécontents de la diffusion de chants de complainte à la radio et irrités de ne pas pouvoir capter RTLM (Radio Télévision Libre des Mille Collines), où la parole était plus directe. Ils pensaient que cette radio leur donnerait plus de détails sur ce qui se passait. Les deux amis discutèrent la situation et tombèrent d'accord sur le fait que le FPR devait être à l'origine de l'attaque. Comme tous deux étaient opposants au président et à son gouvernement, qu'ils tenaient pour responsables de la pauvreté du pays, cet accident d'avion n'était pas un malheur pour eux.

« Je suis obligé de t'emprunter de l'argent, si tu en as, a dit Mudenge. La banque va sûrement être fermée aujourd'hui et j'en ai besoin pour ma mère malade. Je te le rendrai si je survis ! »

Papa a trouvé l'argent pour Mudenge et, avant de se séparer, ils ont décidé de se retrouver plus tard dans un bar

pour fêter la mort du président. Papa ne comprenait sans doute pas tout le sérieux de la situation. Maman, en revanche, revenait sans cesse sur les inquiétudes de Mudenge : pourquoi ne pensait-il pas survivre ?

Les deux amis se sont effectivement retrouvés peu après et ont fêté ensemble la mort du président Ikinani. Était-ce là une joie raisonnable ou seulement de la bêtise ?

Les rumeurs selon lesquelles l'armée tutsie, le FPR, était responsable de l'attentat contre l'avion étaient partout au centre des conversations. Simultanément, d'autres rumeurs circulaient selon lesquelles les Tutsis auraient planifié le meurtre systématique de tous les Hutus, une fois qu'ils auraient pris le pouvoir. Dans cette atmosphère, la minorité tutsie de chez nous s'est sentie menacée et a commencé à fuir.

Certains Hutus affirmaient qu'on avait trouvé des armes chez les Tutsis qui avaient fui. Ils affirmaient aussi qu'elles devaient servir à tuer les Hutus. Étrangement – c'était en effet surprenant – on disait aussi que même chez les Tutsis les plus pauvres on avait trouvé des armes modernes.

Les rumeurs couraient, et les Hutus comme les Tutsis paniquaient complètement. Tout le monde avait peur de tout le monde, et nous, les enfants, étions angoissés, car nous entendions tant de choses, et à présent tout cela se rapprochait de nous.

À Kigali, ils nommèrent un nouveau président, mais le chaos régnait dans le système politique. Papa et maman, comme tous les autres Hutus, avaient peur que l'armée tutsie gagne la guerre et prenne le pouvoir.

Après deux jours de calme, les Tutsis de la région quittèrent soudain, presque comme sur ordre, leurs maisons. Je me souviens que le samedi 9 avril, en allant rejoindre une camarade de jeu, j'ai rencontré une fille tutsie que je

connaissais, Nyiramana. Elle errait les mains vides, sans but, et avait l'air d'avoir peur. Ce soir-là, presque tous les Tutsis ont fui. Dans un premier temps, ils sont allés dans l'école catholique de Gikongoro. L'école était proche de l'église catholique, où vivait notre évêque, et les Tutsis espéraient sûrement y être en sécurité.

Le dimanche 10 avril, nous devions aller à l'église en dépit de tout. Je ne comprenais pas pourquoi il y avait tant de réfugiés tutsis dans l'école. Pourquoi étaient-ils là – tous, depuis les nouveau-nés jusqu'aux mourants – puisqu'ils avaient une maison ?

Peu après notre retour de l'église, les premières maisons tutsies ont commencé à flamber. Il y avait des cris violents et je croyais que c'était pour sauver des gens. Je n'ai compris que le lendemain que ce qu'on criait, c'était qu'il fallait tuer les Tutsis !

Nous autres enfants sommes allés près de la route, comme avant, pour voir ces gens bizarres qui criaient. Parmi les maisons en feu, il y avait celle d'un de nos instituteurs. C'était affreux. Il venait de se marier et maintenant sa maison brûlait.

Un garçon, dont la mère était tutsie, revenait à pied de l'église. Il avait habité avec sa mère toute sa vie, et à présent les gens commençaient à parler, disant qu'il était tutsi et qu'il aurait dû fuir. Puis quelqu'un a dit qu'il n'était pas du tout tutsi, puisque sa mère l'avait eu avec un Hutu. Au Rwanda, le lignage ethnique passe par le père, et cela a sauvé le garçon ; mais leur maison a entièrement brûlé.

Ce soir-là, le dimanche 10 avril, reste gravé dans ma mémoire. Avant de nous coucher, mon père nous a dit que nous ne devions sous aucun prétexte quitter la maison les jours suivants, sauf si la situation changeait. Il nous a menacés de nous frapper si nous n'obéissions pas.

Ces jours-là furent marqués par des massacres et des cruautés. Beaucoup d'hommes hutus s'organisaient en

patrouilles pour aller commettre des violences dans les environs.

Ces hommes venaient des familles d'ouvriers agricoles les plus pauvres et beaucoup d'entre eux étaient analphabètes. À la maison, mes parents discutèrent à cette occasion de la scolarisation et du niveau d'éducation dans la région, et ils essayèrent d'estimer le nombre d'hommes qui savaient lire et écrire. Je me souviens qu'ils furent étonnés de l'étendue de l'analphabétisme. Beaucoup de ces bourreaux n'avaient jamais eu de travail salarié régulier ; mais, à présent, ils se sentaient occupés – occupés à massacrer leurs voisins. Combien de ces agresseurs étaient des ignorants, je ne le sais pas. Mais ils étaient nombreux, et dirigés par des hommes qui eux, en revanche, étaient éduqués, entre autres en tant que gendarmes. Cela nous le savions. Un combat qui jusque-là avait été politique et social était brusquement devenu ethnique, raciste et extrêmement violent.

Les maisons tutsies qui n'avaient pas brûlé furent pillées. Les gens entraient et prenaient tout sans honte. Les vaches et autres animaux étaient tués sur place et les agresseurs hutus se partageaient la viande. Mon grand-père était ami avec une famille qui prit la fuite. Ils étaient souvent venus nous rendre visite et je n'avais jamais su qu'ils étaient tutsis. Cette famille avait deux vaches dont elle ne savait que faire, puisqu'on ne fuit pas avec des animaux. Mon grand-père, qui avait aussi des vaches dans une étable près de la maison, leur proposa de les garder, pour qu'ils puissent les récupérer à leur retour.

Les Hutus qui vivaient autour de la ferme de mon grand-père se rendirent cependant compte que de nouveaux animaux étaient arrivés. Ils firent vite le calcul et quelques jours plus tard, un grand groupe excité se réunit devant la ferme ; mais mon grand-père refusa de leur céder les vaches. Puis papa arriva et voulut négocier avec eux pour les empêcher de s'emparer du bétail et de le tuer. Il leur proposa de l'argent,

mais ils refusèrent car, comme ils disaient, ce n'était pas après l'argent de mon père qu'ils en avaient. Ils criaient et exigeaient qu'on leur remette les animaux et devenaient de plus en plus agressifs. Finalement, ils s'en emparèrent, les tuèrent juste devant la ferme et se partagèrent la viande. Cela nous impressionna beaucoup qu'ils utilisent les mêmes machettes pour tuer les vaches et les hommes.

Le lendemain matin, un groupe d'hommes a surgi. Ils portaient des barres de fer, des haches, des pioches, des lances et des machettes, et sont passés en criant devant notre maison en direction d'une plantation de café. Comme toujours, nous les enfants étions curieux, nous demandant ce qui se passait. Malgré l'interdiction de mon père, Théogène a couru derrière les hommes et je l'ai suivi. Nous voulions voir ce qu'ils allaient faire. Nous les avons suivis, ils se sont arrêtés près d'une maison voisine, comme s'ils attendaient quelque chose. Il y avait bien trente à quarante hommes adultes et plein d'enfants et de femmes qui regardaient. La plupart des hommes, je ne les avais jamais vus, ils n'étaient en tout cas pas de notre colline.

Le Rwanda est avant tout un pays d'agriculteurs, où les pioches, les haches et les machettes sont nécessaires, c'est pourquoi on en trouve dans toutes les maisons. La machette est un outil de moissonneur – quelque chose entre un couteau, une épée et une hache. Un outil qui, lors des massacres, devint une arme.

Un homme raffiné en longue veste bleue s'est approché du groupe. Il semblait détendu et souriant. Peut-être croyait-il pouvoir tromper les agresseurs et que ceux-ci ne s'apercevraient pas qu'il était tutsi. En ce cas, il faisait erreur. L'un des Hutus l'a reconnu. L'homme était bien tutsi et habitait loin de là. Les hommes ont crié : « Finissons-en avec lui ! » Le Tutsi s'est mis à courir, mais un jeune homme que je connaissais bien, qui venait de se marier, l'a poursuivi et lui